

Marian Małowist, *Wschód a Zachód Europy w XIII–XVI wieku. Konfrontacje struktur społeczno-gospodarczych [L'Est et l'Ouest de l'Europe aux XIII<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles. Confrontations de structures socio-économiques]*, Warszawa 1973, PWN, 440 pages, cartes, illustrations.

Parmi la multitude de monographies que l'on publie dernièrement et qui ne sont, le plus souvent, que contributions; parmi les éditions de plus en plus nombreuses qui ne sont que manuels, il est peu de travaux synthétiques dont la démarche et le cadre seraient déterminés non par les dates d'événements ou les frontières d'États, mais par un problème. Le dernier livre de Małowist appartient précisément à ce genre rarissime et ce fait seul suffit pour éveiller l'intérêt. Toutefois, le livre n'est point facile, et cela pour plusieurs raisons. L'absence de notes est habituellement considérée par les éditeurs comme un facteur facilitant la lecture mais, en l'occurrence, c'est le contraire qui est vrai: le lecteur dilettante risque d'être découragé par l'abondance d'informations qui supposent une préparation sérieuse de sa part; l'historien, intéressé aux sources des informations présentées par l'auteur, ne profitera guère de quelques noms de chercheurs mentionnés ça et là, un peu au hasard. Se rendant compte des difficultés auxquelles pourrait se heurter le lecteur, l'auteur a pris soin de faire imprimer en petits caractères les passages plus détaillés; il n'en reste pas moins que la composition de l'oeuvre, et notamment ses trois immenses chapitres dont chacun suffirait, par ses dimensions et son contenu, à remplir un livre de poche, ne sont pas faits pour faciliter la lecture. On se prend à regretter l'absence d'une présentation plus classique: exposition de l'état de recherches, formulation de sa propre hypothèse, matériaux qui l'étaient et conclusions.

Le livre s'ouvre par un chapitre consacré aux zones de développement économique dans les territoires de l'Est européen aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup>

siècles. Le chapitre suivant traite brièvement des XIII<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles qui marquent le point culminant, puis la crise de l'économie de l'Occident. L'essentiel du livre se trouve exposé dans les trois chapitres suivants. Le troisième chapitre — la zone baltique dans la période des XIII<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles — commence par l'histoire de la Ligue hanséatique et une analyse de la situation particulière qui résulta de sa naissance dans l'Europe du Nord. L'auteur nous parle ensuite de la Grande-Pologne, de la Mazovie, de la Lituanie et Biélorussie, de la Livonie, du commerce avec Novgorod. Les parties finales du chapitre traitent de la Russie du Nord-Est, de Novgorod, de l'expansion moscovite et de la situation qui s'est créée entre la Russie, la Lituanie, la Livonie et la Suède, au XV<sup>e</sup> siècle. Le quatrième chapitre présente les zones minières de l'Europe de l'Est au bas Moyen Age: celle des Sudètes-Carpates et celle des Balkans. Il décrit la disposition des ressources minérales accessibles, la demande de métaux précieux, de cuivre et d'étain au Moyen Age, avant de passer aux pays de cette zone: la Bohême, la Silésie, la Lusace, la Petite-Pologne avec les territoires limitrophes de Ruthénie. Il consacre beaucoup de place à la Hongrie, qui englobait, à l'époque, la Slovaquie d'aujourd'hui, pour présenter ensuite les pays balkaniques (principalement la Serbie et la Bosnie) et analyser les différents facteurs de leur développement économique, notamment l'industrie minière, le commerce des esclaves, les liens rattachant les villes maritimes à l'arrière-pays. L'artisanat et le commerce de Raguse (aujourd'hui Dubrovnik) occupe dans ces développements une place de choix. Vient enfin le cinquième chapitre: « L'Est et l'Ouest de l'Europe à l'époque de la forte expansion économique du XVI<sup>e</sup> siècle ». En se référant à ce qu'il avait dit à propos des différences régionales dans le développement économique de l'Europe centrale et orientale, l'auteur analyse la situation de ces pays au XVI<sup>e</sup> siècle dans le même ordre qu'auparavant: en allant du Nord au Sud. Après avoir décrit le commerce du blé et son influence sur la structure économique des territoires polonais, il examine rapidement la situation économique des voisins baltiques de la Pologne et, bien plus largement, les problèmes russes: l'expansion intérieure et extérieure de l'État moscovite. Les zones minières sont ensuite étudiées dans le contexte du commerce extérieur au milieu des guerres turques, des changements de la conjoncture et des difficultés de production qui commençaient à se faire jour.

Le livre, qui se termine par un épilogue, est assorti d'une bibliographie sélective (la liste des ouvrages polonais est d'un caractère assez fortuit), des index et des illustrations qui constituent un ornement plutôt qu'un élément de la monographie.

« En réalité — lisons-nous dans la préface — je voudrais cerner les problèmes de l'inégalité du développement socio-économique, qui se manifeste déjà au Moyen Age et au XVI<sup>e</sup> siècle dans différentes régions de l'Europe ». C'est dans ce but que, après avoir analysé l'apogée de l'économie de l'Occident au XIII<sup>e</sup> siècle et sa crise à la fin du Moyen Age, Małowist

examine la coopération des zones économiques situées, d'un côté, entre la Baltique, l'Adriatique et la mer Noire, et, de l'autre, les pays de l'Europe occidentale. Il relève le rôle croissant, au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, de l'extraction de minerais métalliques (argent, plomb, cuivre, or, étain et autres) en Bohême, en Moravie, en Slovaquie (qui faisait alors partie de la Hongrie), dans la Petite-Pologne occidentale et aussi en Serbie, en Bosnie, en Macédoine et en Bulgarie. Les minerais de ces pays, surtout l'argent, étaient devenus indispensables pour maintenir la circulation de marchandises en Europe, et leur exportation assurait l'essor spécifique des régions d'extraction, des vastes zones minières. L'expansion coloniale et le développement de la production industrielle à l'Occident impliquaient des importations intensifiées de matières premières (principalement de matériaux de construction navale) et aussi de comestibles (céréales, boeufs). Ces articles sont fournis par la troisième zone d'exportation, le littoral sud de la Baltique. L'expansion de l'Europe occidentale a ainsi resserré ses liens commerciaux avec l'Est de la Pologne, ce qui entraînera cependant plus tard le déclin des zones minières et de la zone baltique. En résumant la situation sur les côtes balkaniques de l'Adriatique, au bas Moyen Age, l'auteur écrit (p. 375): « Les régions peu développées économiquement et disposant de richesses d'une importance internationale risquent de subir à long terme des graves préjudices, si leurs contacts avec des partenaires plus forts deviennent trop étroits. Cela ne veut pas dire, tant s'en faut, que ce type de commerce ne contribuât pas à l'accroissement du niveau de vie des groupes aisés de la population. Mais il a infléchi le développement des pays faibles en lui conférant un caractère unilatéral et en le faisant dépendre, très souvent, de la situation des marchés extérieurs ».

Cette idée, que l'auteur développe à partir de l'exemple de l'Europe centrale et orientale de XVI<sup>e</sup> s., s'appliquent aussi, de toute évidence, au néocolonialisme. Les thèses de l'auteur, que nous n'avons pu présenter ici qu'en simplifiant à l'extrême, sont bien convaincantes. Elles gagnent encore en force et en valeur, si l'on les suit dans leurs applications aux questions particulières. Mais cela nécessite une lecture très attentive. L'auteur appartient aux chercheurs à l'esprit de synthèse et il est en même temps doué d'une rare intuition. En science, le facteur « intuition » représente, pour une grande part, une forme particulière où se manifestent le savoir et l'expérience accumulés. Mais, en l'occurrence, on a l'impression que, par souci de rigueur, l'auteur a fait preuve d'une retenue excessive, de crainte de n'avoir pu suffisamment vérifier ses idées. La parole écrite a payé ici le tribut des appréhensions, des doutes bref de tout ce qui fait le processus créateur.

Cette retenue, on a pu l'observer déjà dans les livres précédents de Małowist. Dans ses deux grands ouvrages sur l'Afrique du Nord-Ouest, les passionnants développements comparatifs sur les analogies dans l'évolution des sociétés de l'Afrique noire et de l'Europe médiévale ne se laissent pas facilement dégager de la foule d'informations détaillées. De

même, pour revenir plus loin dans le passé, les thèses, aujourd'hui universellement admises, sur le rôle du *folwark* (ferme seigneuriale) en Pologne sont considérées habituellement comme un résultat de recherches anonymes, alors que leur paternité revient incontestablement à Marian Małowist.

Le livre dont nous parlons ici se situe dans la longue suite de recherches systématiques sur le mécanisme de la coexistence, dans les conditions du féodalisme, de systèmes économiques aux niveaux de développement différents; mais alors que, jusque-là, on confrontait principalement les pays situés sur la mer du Nord avec ceux de la Baltique, en ajoutant seulement, pour les recherches sur le commerce, les pays du Levant, la nouveauté du livre de Małowist réside dans le fait qu'il étend ces études aux Balkans. Dans la discussion sur le caractère de l'Empire ottoman et le rôle de la Turquie dans l'histoire de cette région, notre auteur prend le parti des historiens turcs, en refusant d'admettre que la domination turque n'ait apporté aux Balkans, en principe, que des effets négatifs. Le problème sollicite une discussion plus vaste pour laquelle je ne me sens pas compétent, mais le moins que l'on puisse dire c'est qu'il est extrêmement compliqué et, de surcroît, chargé de passions qui n'ont rien à faire avec la science.

La question du rôle de l'Empire turc nous amène à d'autres problèmes qui, traités en marge, n'en tiennent pas moins dans le livre une place importante: je pense aux problèmes de l'État et des structures politiques. Le sujet s'impose comme un dérivé naturel des thèmes discutés à l'Est et à l'Ouest de l'Europe. Le destin économique et politique de la Pologne, a-t-il été déterminé par sa situation géographique? Ou bien par le système du commerce européen? Dans la partie finale de son livre, l'auteur s'oppose avec force aux raisonnements géopolitiques, en insistant, par contre, sur la détérioration du rapport des forces au désavantage de la Pologne (p. 384). Mais là, nous touchons aux questions où il faudrait aller bien au-delà de la problématique du commerce<sup>1</sup> (comme l'a fait, au demeurant, l'auteur lui-même, il y a une vingtaine d'années, dans ses observations sur l'État et la société de la Pologne aux XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles). Prenons la République nobile et la Prusse-Brandebourg: même zone géographique, et combien différents les destins politiques et les systèmes d'État! Autre exemple: le déclin de l'industrie minière en Bohême-Moravie laissa ce pays dans un état de développement nettement meilleur que dans le cas de la Serbie ou de la Macédoine. Enfin, une fois adoptée la méthode d'analyse par « zones », il serait sans doute utile d'envisager sous le même jour le cas de la monarchie des Habsbourg, au XVI<sup>e</sup> siècle, de même que celui de la

<sup>1</sup> J'ai l'impression que des raisons de construction du livre, d'une part, et, de l'autre, les carences des monographies portant notamment sur les territoires balkaniques, ont poussé l'auteur à concentrer son attention, bien plus que dans les travaux précédents, sur les questions du commerce extérieur, et cela aux dépens des problèmes agricoles. C'est bien dommage, car il est facile de surestimer l'influence des liens commerciaux sur la structure économique d'une région. Et pourtant, à elle seule, la ligne délimitant la culture de la vigne déterminait déjà des formes de travail différentes: les vignes n'ont jamais connu de corvée.

Suède, à laquelle Marian Małowist avait consacré certaines de ses études précédentes.

En fermant le livre et en continuant à y réfléchir, on revient malgré soi au problème des zones. L'auteur ne cache pas le peu d'enthousiasme que lui inspirent la théorie et la systématisation, pas plus que son amour du concret. Tout en partageant ces sentiments, je voudrais faire observer que la notion de zone économique, pour être pleinement utile, demande à être précisée. Il est opportun parfois, dans les recherches historiques, d'appliquer la définition, dont la formulation est toujours plus ou moins rigide, aux formes complexes de la réalité, afin d'assouplir la première et de mieux connaître la seconde. Ayant, il y a peu de temps, à traiter moi-même de ces thèmes, j'ai pu constater à quel point la chose est difficile, mais je me suis persuadé aussi qu'elle est importante. L'auteur semble appeler zone une région où les principales impulsions économiques viennent de l'extérieur: demande extérieure, capitaux et experts étrangers, organisation de l'écoulement par le capital marchand étranger, voilà les stimulants de l'industrie d'extraction; il en va de même (sauf en ce qui concerne les experts) pour la zone baltique. Mais les zones minière et agricole peuvent différer entièrement dans leur fonctionnement. L'intensification des exportations de céréales (de bois, de boeufs) conduit à la monoculture, l'étendue de la zone s'élargit et se rétrécit au rythme de la conjoncture. Par contre, le développement de l'extraction stimule celui des artisanats auxiliaires, contribue sur place à l'accroissement de la demande de comestibles et, parfois, au développement des innovations. Il vaut peut-être la peine d'étudier ces questions sur les territoires situés entre l'Ouest et l'Est de l'Europe. En n'envisageant que les extrêmes, on risque d'attribuer à certains phénomènes une importance excessive alors que d'autres disparaissent de notre champ de vision. Cependant, des régions minières alimentées par le capital étranger existaient aussi bien au Tyrol, en Styrie, en Saxe. Est-ce que les mécanismes de croissance et de déclin y étaient analogues à ceux de Serbie ou de Hongrie? Les historiens de l'industrie minière inclinent d'habitude à ne s'intéresser qu'à la seule extraction; or, une analyse de la région (zone) tout entière — considérée comme une unité — pourrait donner des résultats plus riches.

On pourrait également réfléchir sur l'alternative qui se posait aux pays de l'Est européen. Certains de ces pays avaient noué des liens étroits avec l'Occident, et ceux-là ont dû payer une partie des coûts de l'industrialisation et de la colonisation, tout en voyant persister ou même augmenter leur retard par rapport à l'Occident. D'autres pays avaient choisi l'isolement, mais il serait difficile d'affirmer qu'ils en aient mieux profité. Si la Pologne n'avait pas commercé avec aucun peuple, ses habitants auraient été heureux — écrivait Montesquieu au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, expliquant avant la lettre le mécanisme du commerce de la zone baltique. Les hypothèses relatives au rôle du commerce de métaux, de vivres et de matières premières, qui découlent des récentes recherches de

Marian Małowist, débouchent sur les grands thèmes de l'histoire de l'Europe et les problèmes cruciaux du féodalisme.

Antoni Mączak

Alodia Kawecka-Gryczowa, *Ariańskie oficyny wydawnicze Rodeckiego i Sternackiego. Dzieje i bibliografia* [Les Imprimeries des antitrinitaires polonais Rodecki et Sternacki. Histoire et bibliographie], Wrocław 1974, Ossolineum, Maison d'Édition de l'Académie Polonaise des Sciences — Librairie E. Droz, Genève 1974, 370 pages+34 illustrations. Instytut Filozofii i Socjologii PAN.

Le rôle que les antitrinitaires polonais (appelés aussi sociniens ou frères polonais) avaient joué dans l'histoire de la culture polonaise du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle fait l'objet de nombreuses publications parues au cours du dernier demi-siècle. Cependant, déjà à l'époque, leurs écrits philosophico-religieux, qui revendiquaient, entre autres, une tolérance très poussée et une approche rationaliste des questions de la foi, étaient connus et discutés, en particuliers dans les centres universitaires de l'Europe occidentale. Au XVII<sup>e</sup> siècle, des imprimés antitrinitaires parvenaient aussi bien en Allemagne et en Angleterre qu'aux Pays-Bas et en France. Ils se répandaient également de Pologne vers le Sud (Transylvanie) et vers l'Est (Ruthénie). Ces ouvrages étaient sortis de l'atelier typographique d'Aleksander Rodecki, qui avait existé, dans les années 1574-1600, à Cracovie, puis de l'imprimerie de Sebastian Sternacki, socinien lui aussi, qui avait fonctionné, à partir de 1602, à Raków (Petite-Pologne), appelée « capitale » des ariens. Un verdict du tribunal de la Diète, en 1638, a mis fin à cette activité, en liquidant le centre arien de Raków. Étant donné le rôle joué par les imprimés antitrinitaires dans la culture non seulement polonaise mais aussi européenne, on ne peut que se réjouir de voir paraître une monographie spéciale consacrée à la production typographique de Rodecki et de Sternacki.

Nous la devons au professeur Mme Alodia Kawecka-Gryczowa, excellente connaisseuse de l'histoire aussi bien de l'ancienne imprimerie polonaise que du mouvement de la Réforme, et notamment de son aile gauche constituée par les antitrinitaires polonais. Mme Alodia Kawecka-Gryczowa nous offre une oeuvre à tous points de vue exemplaire. L'oeuvre est composée de deux parties séparées. Dans la première, elle nous brosse une vaste histoire des imprimeries ariennes de Cracovie et de Raków (des imprimeries de moindre importance avaient existé également dans d'autres villes), envisagée sur l'arrière-plan du mouvement de la Réforme dans la

Pologne de cette période. Cette partie se termine par un intéressant bilan quantitatif de la production de ces deux centres, dont il ressort que Rodecki avait publié près de 80 ouvrages représentant 1636 cahiers de papier et Sternacki pas moins de 240 ouvrages comprenant 3822 cahiers de papier d'impression. Il convient d'ajouter que la partie en question est publiée en polonais et en français, ce qui permettra aux étrangers de connaître le dernier mot des sciences historiques non seulement sur l'imprimerie antitrinitaire mais aussi sur le mouvement qui l'a engendrée. De même, la seconde partie, qui présente une description bibliographique détaillée de tous les ouvrages sortis des imprimeries antitrinitaires, assortit, elle aussi, chaque titre d'une brève information en français. C'est que le livre du professeur Alodia Gryczowa fut préparé en partie sur la commande de la maison d'édition genevoise E. Droz qui se chargea de la diffusion d'une partie du tirage (en changeant quelque peu le titre).

Pour saisir combien il a fallu de prospections, de déplacements et de recherches avant de pouvoir dresser la bibliographie des oeuvres antitrinitaires, il suffit de parcourir la liste des bibliothèques dans lesquelles leurs exemplaires ont été trouvés (pp. 138 - 139). Les recherches ont embrassé quelque soixante-dix bibliothèques, dont, à côté de polonaises, des bibliothèques roumaines, hongroises, hollandaises, anglaises, allemandes, italiennes, françaises, suisses, suédoises, russes et même américaines. Grâce à ce travail de bénédictin, l'auteur a pu non seulement nous donner une description bibliographique exacte de chaque ouvrage mais aussi indiquer toutes les bibliothèques dans lesquelles on peut les trouver (leurs sigles y compris). Elle tient compte également de dédicaces, note les polémiques suscitées, les reproductions, etc. Il est seulement dommage qu'on ait dressé cette liste en deux suites séparées, l'une pour l'imprimerie de Rodecki, l'autre pour celle de Sternacki (et en ajoutant à la fin du livre plusieurs titres de livres récemment découverts). En conséquence, les éditions successives d'un même livre figurent en deux endroits différents. Or, avec une seule liste alphabétique, on aurait pu tout à la fois éviter des recherches absorbant beaucoup de temps et économiser de la place et du papier.

La liste bibliographique est assortie d'un index des propriétaires des livres, élaboré avec un soin digne d'admiration. Un second index alphabétique, se rapportant à tout le livre, réunit les noms des personnes qui y sont mentionnées (représentants du mouvement arien aussi bien que chercheurs qui se sont penchés sur son histoire). Il convient de signaler aussi la liste des oeuvres citées qui figure en pages 11 - 21 (avec une liste des abréviations) et qui constitue en fait une véritable bibliographie de travaux relatifs à l'histoire de l'antitrinitarisme, d'autant plus précieuse qu'elle tient compte de tout derniers ouvrages. On ne saurait oublier enfin la remarquable qualité des illustrations (faites surtout de reproductions d'ouvrages) et aussi du papier. Nous avons obtenu ainsi un livre d'un niveau européen, qui sera un excellent témoignage des réalisations de la science polonaise en matière de recherche sur l'histoire de l'antitrinitarisme.

me. Un fait mérite encore d'être tout particulièrement relevé: cet ouvrage qui représente une somme de travail immense, est l'oeuvre d'une seule personne (Mme Kawecka-Gryczowa), qui n'a été épaulée par aucune équipe de recherches.

Retenons enfin que l'initiative de cette précieuse publication revient à Lech Szczucki, spécialiste bien connu de l'histoire du socinianisme polonais, qui a aidé aussi l'auteur de ses conseils, ce que Mme Gryczowa relève avec reconnaissance dans la préface.

Janusz Tazbir

*Swojskość i cudzoziemszczyzna w dziejach kultury polskiej [Éléments nationaux et influences étrangères dans l'histoire de la culture polonaise], Warszawa 1973, PWN, 411 pages.*

Le livre que nous signalons ici est le fruit d'une session scientifique qui a eu lieu en novembre 1971 sur le thème: « La lutte contre les influences étrangères dans la culture polonaise (xénophobie et ouverture au monde) ». Bien que la session ait été convoquée par l'équipe de psycho-sociologie de la littérature de l'Institut de Recherches Littéraires de la P.A.N., les historiens de la littérature y ont été distancés, pour le nombre des exposés présentés, par les historiens tout court.

Le sujet de la session a imposé à tous les auteurs une certaine ligne générale: il s'agissait de confronter les deux positions extrêmes, ce qui a permis d'observer la formation de la culture, de la cerner *in statu nascendi*. Mais le livre n'a pas que le mérite de nous montrer ainsi comment la culture se formait à travers les synthèses d'éléments nationaux et d'influences étrangères. Son autre qualité vient du souci de tous les auteurs, bien qu'ils approuvent de façon générale l'ouverture et désapprouvent la xénophobie, d'éviter des jugements en noir et blanc. En effet, la méfiance à l'égard de l'étranger pouvait parfois découler d'une conscience parfaitement justifiée de la menace qu'il représentait pour les intérêts nationaux. C'est ce que montre d'une façon pertinente, dans son étude, Benedykt Zientara (*Les étrangers dans la Pologne des Xe - XVe siècles: leur rôle aux yeux de l'opinion publique médiévale*), en analysant les raisons des sentiments antiallemands en Pologne, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> et la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup>

Jerzy Kłoczowski (*Les Polonais et les étrangers au XV<sup>e</sup> siècle*) étudie l'attitude de la société polonaise à l'égard des étrangers au XV<sup>e</sup> siècle. Ses développements s'articulent en quelque sorte sur un double plan: d'une

<sup>1</sup> Ce rapport a été publié, avec quelques changements, dans «Acta Poloniae Historica», vol. XXIX, 1974, pp. 5-28.



part, il affronte le problème indiqué dans le titre à partir des oeuvres de Długosz et d'Ostroróg, de l'autre, il réfléchit sur les difficultés auxquelles se heurte l'historien de la mentalité (car le chercheur rencontre déjà, dans la société polonaise du XV<sup>e</sup> siècle, une mentalité de plusieurs groupes différents, l'ensemble d'hommes actifs sur le plan culturel étant déjà assez diversifié à l'époque). Les réflexions de Kłoczowski sur la mentalité de Długosz, marquées de points d'interrogation, d'incertitudes et d'hésitations, parviennent à frapper l'imagination du lecteur et à éveiller sa curiosité. Il s'avère qu'à défaut d'éditions de sources — ce qui explique, selon l'auteur, notre faible connaissance du XV<sup>e</sup> siècle — il est difficile de définir les « signifiés » de la langue de Długosz, de dégager les stéréotypes et les mythes de ce temps qu'il transmettait à la place d'informations objectives sur les voisins, de saisir les tendances historiographiques qui inspiraient son oeuvre, bref de savoir dans quelle mesure sa mentalité à lui peut être attribuée à ses contemporains. En outre, comme le fait observer Kłoczowski, l'historien d'aujourd'hui sait en général bien peu de choses sur la noblesse du XV<sup>e</sup> siècle. Cette longue liste d'inconnues est due aussi bien aux difficultés traditionnelles des recherches qu'à une raison de nature plus générale: l'étude de la mentalité sociale est un domaine relativement récent de la recherche historique, un domaine fort attrayant, mais qui n'est pas encore parvenu à mettre au point son modèle de questionnaire. Aussi, le nombre de questions et d'hypothèses y dépasse-t-il en général celui de données établies.

A l'opposé de Zientara et Kłoczowski qui trouvent tous deux, dans la société polonaise de l'époque qu'ils étudient, une attitude d'ouverture à l'égard des étrangers (et Andrzej Wyczański, dans ses *Observations sur la xénophobie dans la Pologne du XVI<sup>e</sup> siècle*, étend ce jugement au XVII<sup>e</sup> siècle), attitude que les auteurs expliquent par le fait que, sûre d'elle-même, cette société avait la conviction que sa culture était à même d'assimiler les valeurs importées et de s'en enrichir, au lieu de s'y perdre, Janusz Tazbir nous parle, lui, d'une société qui avait fait de la xénophobie sa principale devise. L'attitude de la noblesse polonaise envers les étrangers au temps du Baroque (tel est le titre de son exposé) découlait de son sentiment de constituer une nation entièrement différente de toutes les autres: elle attribuait à cette spécificité une valeur pour ainsi dire unique et soupçonnait les étrangers de vouloir détruire ce paradis polonais ou plutôt ce paradis nobiliaire. Pour le défendre, il fallait donc éviter tout contact avec les étrangers. Cette attitude de méfiance à l'égard de tout ce qui n'était pas polonais aboutit à un isolement culturel qui empêcha les Polonais d'apercevoir l'évolution de l'Europe. Lorsqu'ils l'ont enfin remarquée, au seuil du Siècle des Lumières, ils ont dû aussi constater leur retard et le danger mortel suspendu sur une Pologne vivant dans un monde de mythes. La xénophobie et l'influence du mythe sarmate sur la conscience nationale polonaise au temps du Baroque font depuis longtemps l'objet des travaux de Janusz Tazbir. Dans l'exposé publié dans le livre, il

a réuni certains résultats de ses recherches sous l'angle des préoccupations de la session. Cela nous a donné une étude pleine d'attraits, une synthèse réfléchie qui nous montre la mentalité politique de la noblesse polonaise du Baroque et nous fait connaître les racines de son conservatisme.

La lutte contre le conservatisme et le sous-développement font également l'objet de l'étude de Jerzy Michalski au titre évocateur: *Le « sarmatisme » et l'euro péisation de la Pologne au XVIII<sup>e</sup> siècle*. En se référant aux discours et écrits politiques de l'époque, l'auteur nous décrit d'abord le déclin de la théorie mégalomane de la perfection des institutions polonaises. On a commencé à en douter après l'élection d'Auguste III, en 1733, et après l'échec de la confédération de Dzików, qui avaient mis à nu l'inconsistance du mythe de la sécurité de l'État polonais. Mais puisque les institutions polonaises ne garantissaient plus la sécurité de la Pologne, il fallait bien les changer. Les modèles de réformes devaient être empruntés à l'étranger, notamment aux pays forts et intérieurement libres (on considérait comme tels l'Angleterre, la Suisse, la Hollande et Venise). Il fallait donc rapprocher la Pologne de l'Europe, en l'euro péisant. Michalski nous présente l'élite de ce courant politique et son vaste programme. Il souligne que ce qui freinait cette action, c'est que la majorité de la société nobiliaire restait toujours encore attachée au mythe sarmate. Pour rattraper effectivement le retard par rapport aux autres pays de l'Europe, il aurait fallu changer la mentalité des masses nobiliaires, ce qui impliquait une longue action éducative. Poussés par les nécessités de l'heure, les hommes politiques, même les plus éclairés, étaient bien obligés de payer tribut à la tradition en proposant des réformes qui n'affectaient pas les bases du régime. Michalski l'explique par la persistance des idéaux sarmates.

On pourrait cependant envisager cette question d'un autre point de vue. C'est ce que fait Mieczysław Klimowicz qui, pour illustrer par un exemple l'entrelacement d'éléments étrangers et nationaux dans la culture des Lumières polonaises, nous montre l'évolution du « héros » lancé par le périodique « Monitor » et le Théâtre National (*Influences étrangères et éléments nationaux. Éléments de la culture polonaise au Siècle des Lumières*). L'auteur précise que les modèles étrangers ne pouvaient pas servir de panacée à toutes les maladies polonaises; en outre, dans la lutte décisive pour la renouation de l'État polonais (la Diète de Quatre Ans), il ne pouvait pas être question d'implanter des modèles étrangers d'une manière trop radicale: les fondements devaient rester polonais. Il fallait en revanche effectuer une sélection scrupuleuse du patrimoine national, afin de construire sur les meilleures traditions. L'attitude ouverte adoptée par les Polonais éclairés, désireux de moderniser leur pays, postulait ainsi l'implantation, dans la République nobiliaire, de modèles étrangers, mais dans des proportions que l'État et la nation pourraient assimiler, tout en restant polonais. La volonté de garder, en partie au moins, « l'esprit des lois » polonais procédait de la conviction optimiste que l'on pouvait réformer la Pologne sans remplacer sa culture par une culture étrangère.

C'est seulement au XIX<sup>e</sup> siècle que les Polonais, à en croire Jerzy Jedlicki, l'auteur du rapport suivant (*Les courants intellectuels polonais des années 1790 - 1863 face à la civilisation de l'Occident*)<sup>2</sup> ont commencé à avoir des complexes, se croyant privés d'originalité et condamnés, en matière de culture, à l'imitation. A la session évoquée, ces thèses ont suscité une discussion extrêmement animée et tout aussi passionnante que l'exposé lui-même. On en jugera par ces brefs extraits de l'intervention de Tadeusz Łepkowski où celui-ci souligne que l'exposé de Jedlicki, « fascinant par sa forme, original par le choix de citations inconnues et lu avec passion, n'en soulève pas moins, lorsqu'on se libère du charme qu'exerce la logique de sa construction et la beauté de son style, des objections assez essentielles » (p. 357). Et, plus loin: « C'est parce que les discours de Jedlicki sont tels qu'ils sont, qu'ils suscitent de vraies discussions, qui frappent les esprits et posent des problèmes au lieu de se limiter à d'insipides compléments » (pp. 358 - 359).

En effet, la discussion, au cours de laquelle la plupart des thèses de Jedlicki ont été attaquées (et plutôt avec succès), a apporté nombre d'idées neuves et de formulations approfondies concernant les valeurs, les entraves et les complexes de la culture polonaise à l'époque des partages et de la Pologne divisée. C'est un véritable régal pour le lecteur et une excellente leçon d'une discussion véritable.

Le dernier exposé d'historien présenté dans le livre est celui de Tadeusz Łepkowski, qui a donné à ses développements la forme d'un communiqué en thèses. Parlant des idées sur le caractère monoethnique ou multiethnique de la nation polonaise dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'auteur démontre que, jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et même jusqu'aux années soixante, il n'y avait guère eu d'antagonismes nationaux sur les territoires polonais qu'envers les Allemands et les Juifs, puisque les minorités nationales autres que les Allemands et les Juifs étaient considérés comme des Polonais parlant un dialecte différent; plus complexes furent les rapports avec les Allemands et en particulier avec les Juifs: ici, les deux côtés avaient le sentiment de leur différence, même si l'on croyait toujours à l'assimilation. Ce n'est que la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, marquée de courants nationalistes modernes et de l'éveil de la conscience nationale chez les minorités habitant les territoires de l'ancien État polonais, que sont apparues des phobies nationales à l'égard de ces groupes.

Les trois dernières études du livre sont l'oeuvre de non-historiens. Mme Zofia Stefanowska se penche sur le patriotisme lituanien de Mickiewicz dont elle souligne la profondeur (Mickiewicz « entouré d'éléments étrangers ») en relevant notamment le double sens de l'Invocation qui ouvre son grand poème *Pan Tadeusz*; Mme Barbara Skarga présente l'évolution, au cours de plusieurs dizaines d'années, des jugements portés sur le positivisme polonais (*Le positivisme, est-il un courant antinational?*);

<sup>2</sup> Ce rapport, quelque peu raccourci, a été publié dans «Acta Poloniae Historica», vol. XXVIII, 1973, pp. 63-85.

enfin, Jan Józef Lipski montre comment le Parti national démocratique (appelé *endecja*), avait, à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, usurpé Jan Kasprowicz, poète national et paysan (*Le mythe de la pureté nationale de la culture polonaise* [à partir d'une analyse de l'audience de Kasprowicz]), et nous parle du mythe de Kasprowicz dans la période de l'entre-deux-guerres.

Le livre dont nous parlons mérite d'être accueilli en Pologne avec joie, non seulement en raison du niveau élevé des études qu'il présente mais aussi parce qu'il nous donne la possibilité de suivre l'évolution de la mentalité sociale au fil de plusieurs siècles. Si les sciences sociales contemporaines portent un aussi vif intérêt à la mentalité sociale sous ses divers aspects, c'est qu'elles cherchent à mieux pénétrer l'histoire; elles espèrent y parvenir par une meilleure connaissance du psychisme de l'homme qui en est le sujet.

Relevons enfin une dernière qualité du livre, et pas la moins importante: en confrontant les éléments nationaux et empruntés dans la culture polonaise et en évaluant leurs proportions et leur rôle respectif dans sa formation, les auteurs nous apportent aussi une vue synthétique de ses valeurs dans les périodes successives de notre histoire. Bien que l'étude de l'osmose culturelle se rapporte presque uniquement aux influences occidentales, la synthèse n'en mérite pas moins d'être considérée comme réussie. Les réflexions synthétiques sur la culture polonaise (et qui touchent parfois à l'historiosophie) nous intéressent tous, d'autant plus que chacun de nous, en marge de ses recherches spécialisées, tente, lui aussi, de telles généralisations.

Zofia Zielińska